

**LA PLÉIADE
BALLADES,
FABLIAUX,
NOUVELLES ET
LÉGENDES:...**

Gottfried August Bürger, Gino
Doria





²⁷
Bien complet de tout en français, titres, brades,
groses, le tout en 1^{er} tirage - Collaboration.

L É N O R E.



IMPRIMERIE

SCHNEIDER ET LANGRAND,

rue d'Erfurt, 1.







BÜRGER

LÉNORE.



THE

LIBRARY



OF THE
CONGRESS



(1)
BÜRGER.

L É N O R E

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR

M. E. DE LABÉDOLLIÈRE.



PARIS,

L. CURMER,

RUE DE NICHOLIN, 49, AU PREMIER.

—
M DCCC XLII.

Fondo Dorca III .383

962134





ÜRGER est de tous les Allemands celui qui a le mieux saisi cette veine de superstition qui conduit si loin dans le fond du cœur. Aussi ses romances sont-elles connues de

tout le monde en Allemagne. La plus fameuse de toutes, *Lénore*, n'est pas, je crois, traduite en français, ou du moins il serait bien difficile qu'on pût en exprimer tous les détails, ni par notre prose, ni par nos vers. — Une jeune fille s'effraie de n'avoir point de nouvelles de son amant, parti pour l'armée ;

la paix se fait : tous les soldats retournent dans leurs foyers. Les mères retrouvent leurs fils, les sœurs leurs frères, les époux leurs épouses ; les trompettes guerrières accompagnent les chants de la paix, et la joie règne dans tous les cœurs. Lénore parcourt en vain les rangs des guerriers, elle n'y voit point son amant : nul ne peut lui dire ce qu'il est devenu, elle se désespère. Sa mère voudrait la calmer ; mais le jeune cœur de Lénore se révolte contre la douleur, et, dans son égarement, elle renie la Providence. Au moment où le blasphème est prononcé, l'on sent dans l'histoire quelque chose de funeste, et dès cet instant l'âme est constamment ébranlée.

A minuit, un chevalier s'arrête à la porte de Lénore ; elle entend le hennissement du cheval et le cliquetis des éperons. Le chevalier frappe, elle descend et reconnaît son amant. Il lui demande de le suivre à l'instant, car il n'a pas un moment à perdre, dit-il, avant de retourner à l'armée. Elle s'élançe, il la place derrière lui sur son cheval, et part avec la promptitude de l'éclair. Il traverse au galop, pendant la nuit, des pays arides et déserts ; la jeune fille est pénétrée de terreur, et lui demande sans cesse raison de la rapidité de sa course : le chevalier presse encore plus les pas de son cheval par ses

cris sombres et sourds, et prononce à voix basse ces mots : *Les morts vont vite, les morts vont vite*. Lénore lui répond : *Ah ! laisse en paix les morts !* mais toutes les fois qu'elle lui adresse des questions inquiètes, il lui répète les mêmes paroles funestes.

En approchant de l'église où il la menait, disait-il, pour s'unir avec elle, l'hiver et les frimas semblent changer la nature elle-même en un affreux présage : des prêtres portent en pompe un cercueil, et leurs robes noires traînent lentement sur la neige, linceul de la terre. L'effroi de la jeune fille augmente, et toujours son amant la rassure avec un mélange d'ironie et d'insouciance qui fait frémir. Tout ce qu'il dit est prononcé avec une précipitation monotone, comme si déjà, dans son langage, l'on ne sentait plus l'accent de la vie ; il lui promet de la conduire dans la demeure étroite et silencieuse où leurs noces doivent s'accomplir. On voit de loin le cimetière à côté de la porte de l'église. Le chevalier frappe à cette porte : elle s'ouvre ; il s'y précipite avec son cheval, qu'il fait passer au milieu des pierres funéraires. Alors le chevalier perd par degrés l'apparence d'un être vivant ; il se change en squelette, et la terre s'entr'ouvre pour engloutir sa maîtresse et lui. Je ne me suis assurément pas flattée de faire connaître,

par ce récit abrégé, le mérite de cette romance : toutes les images, tous les bruits, en rapport avec la situation de l'âme, sont merveilleusement exprimés par la poésie ; les syllabes, les rimes, tout l'art des paroles et de leurs sons est employé pour exciter la terreur. La rapidité des pas du cheval semble solennelle et plus lugubre que la lenteur même d'une marche funèbre. L'énergie avec laquelle le chevalier hâte sa course, cette pétulance de la mort cause un trouble inexprimable ; et l'on se croit emporté par le fantôme, comme la malheureuse qu'il entraîne avec lui dans l'abîme.

M^{me} DE STAËL. *De l'Allemagne.*

On remarque quelques différences entre les indications données par madame de Staël et le texte de la traduction. Ainsi le *chevalier* est remplacé par un hussard : c'est qu'en effet la scène se passe sous le règne de Frédéric II, et nous avons pensé nécessaire de conserver le costume de la cavalerie prussienne de ce temps.

Une autre observation essentielle a échappé à madame de Staël, c'est la tendance morale et religieuse de cette ballade. Lénore n'est poursuivie par son amant et entraînée dans la tombe qu'en punition du blasphème qu'elle a proféré en ne le voyant pas revenir.

L'opinion de plusieurs littérateurs allemands familiarisés avec la langue française nous a convaincu que M. E. de la Bédollière a rendu fidèlement le texte et lui a conservé la couleur qui brille si éminemment dans l'original.



LÉNORE.

ES rêves ont troublé le sommeil
de Lénore ;
Triste , elle s'est levée avant l'aube
du jour :

« Es-tu mort ou parjure, ô Wilhelm, mon amour ?
Tarderas-tu longtemps encore ? »

De sombres visions l'agitent chaque nuit ,
Car Wilhelm est parti le soir des fiançailles ,
L'ingrat l'a délaissée , et maintenant il suit
FRÉDÉRIC DEUX dans les batailles.

Mais la paix est conclue, et le bruit des chansons
Succède dans la plaine au sifflement des balles;
On entend retentir avec de joyeux sons
Les trompettes et les timbales.

Les soldats triomphants regagnent leurs foyers,
Et d'épais bataillons, échappés au carnage,
S'avancent sur les ponts et le long des sentiers,
Le front couronné de feuillage *.

Et, pour les accueillir et leur donner la main,
Jeunes gens et vieillards sont là sur le chemin.
« Ma prière est enfin par le ciel exaucée !
Ami, sois bienvenu ! » dit mainte fiancée.
« Mon père est de retour, » dit maint enfant joyeux,
La gaité dans le cœur et les pleurs dans les yeux.

* On sait que les soldats allemands ont coutume d'orner leurs bonnets de rameaux verts.



Mais Wilhelm est absent; c'est en vain que Lénore
 Cherche au milieu des rangs cet époux qu'elle adore,
 Et, que les parcourant d'un regard alarmé,
 Elle crie : « Où donc est mon Wilhelm bien-aimé ? »
 On l'ignore, et pendant que s'éloigne la foule,
 Lénore, échevelée et folle en ses douleurs,
 Pâle de désespoir, se meurtrit et se roule
 Sur le sol baigné de ses pleurs.

Sa mère accourt : « Enfant, que Dieu te soit en aide!
Qu'est-ce donc ? à tes maux n'est-il point de remède.
Ah ! laisse au moins ta mère en prendre la moitié ! »
— Malheur à moi ! malheur ! il n'est plus, ô ma mère !
Périssent l'univers, et les cieux, et la terre !
Le Seigneur n'a point de pitié.

— O ma fille, invoquons le Créateur suprême ;
Ce qu'il fait est bien fait, Il nous garde et nous aime...
— Et pourtant son courroux nous accable aujourd'hui !
A quoi sert d'implorer ses bontés souveraines ?
A quoi sert de prier ? les prières sont vaines,
Et ne montent pas jusqu'à lui.

— Ma fille, quel démon égare ta parole ?
Connais mieux le Très-Haut, le Père qui console
Et n'abandonne point ses enfants dans le deuil.
Le Très-Saint Sacrement calmera ta souffrance...
— Les sacrements sont faux, et n'ont point la puissance
D'arracher les morts au cercueil.



— Ecoute, mon enfant ; en son humeur légère,
 Peut-être il est au bras d'une femme étrangère :
 Il a rompu ses nœuds ; oublie un inconstant ;
 Il expira bientôt ses coupables délices,
 Et les démons pour lui préparent leurs supplices
 Dans le royaume de Satan.

— Non, ma mère, à ses jours le fer a mis un terme ;
 La tombe garde bien les morts qu'on y renferme ;
 Le trépas seul pourra consoler mes ennuis.

Que maudite soit l'heure où je parus au monde ;

O ma vie, éteins-toi dans une nuit profonde !

O malheureuse que je suis !

— Son cœur dément les mots que sa bouche profère ,

Seigneur ! pour mon enfant , ne soyez point sévère ,

Ne la regardez point d'un œil trop rigoureux !

Ma fille , pense à Dieu , pense au bonheur céleste !

Qu'importent les chagrins de la terre ? il te reste

Encore un époux dans les ciens.

— O ma vie, éteins-toi dans l'horreur des ténèbres !

Qu'est-ce que le bonheur ? que sont ces lieux funèbres ,

Où le blasphémateur est , dit-on , châtié ?

Le bonheur c'est Wilhelm , l'enfer c'est son absence...

O ma mère , pourquoi m'avoir donné naissance ?...

Le Seigneur n'a point de pitié !... »

C'est ainsi que Lénore , en sa sombre imprudence ,

Méconnaissait de Dieu la sainte providence ;

Son fongueux désespoir gémit jusqu'au moment

Où dans l'obscurité les cieux s'ensevelissent,
Où les étoiles d'or étincellent et glissent
Sur la voûte du firmament.

Mais au dehors quel bruit se fait entendre ?
Trap ! trap ! trap ! trap ! c'est le pas d'un coursier ;
Un cavalier soudain vient d'en descendre ,
Et de son sabre a résonné l'acier.
Vers le perron le voilà qui chemine ;
Jusqu'à la porte il monte , il est monté !
Et la sonnette à la voix argentine,
Kling ! gling ! gling ! gling ! a doucement tinte.

« Holà ! dit-il , ne sois pas alarmée ;
Que mes accents dissipent tes frayeurs.
A ton Wilhelm, ouvre, ma bien-aimée :
Te trouve-t-il dans la joie ou les pleurs ?
— C'est toi, Wilhelm, à cette heure avancée !..
Lénore, hélas ! n'espérait plus te voir ;
D'affreux tourments assiégeaient sa pensée...
D'où viens-tu donc avec ton cheval noir ?

— J'accours ici chercher celle que j'aime ;

Suis-moi, Lénore, et partons sans retard ;

Mon cheval noir m'amène de Bohême.

— Mais pourquoi donc es-tu venu si tard ?

— Il est minuit ; et ce n'est qu'à cette heure

Qu'on nous permet de chausser l'étrier.

— Entre, Wilhelm, entre dans ma demeure :

Dans la forêt j'entends le vent crier.



— Laisse le vent crier : que nous importe ?

De ses fureurs n'ayons aucun souci.

Mou coursier gratte et hennit à la porte ;
Ne tente point de m'arrêter ici.
Sur mon cheval saute en croupe, Lénore !
Chausse-toi vite, et fuyons à l'instant ,
Car nous ferons deux cents milles encore
Pour arriver au lieu qui nous attend.

— Y songes-tu ? deux cents milles encore !
Pourrions-nous donc les franchir cette nuit ?
N'entends-tu pas cette cloche sonore
Dont le battant vient d'annoncer minuit ?
— Hurra ! les morts et moi nous allons vite ;
Pour nous la lune éclaire le chemin.
Rassure-toi ; si loin que soit mon gîte ,
Nous l'atteindrons , je gage, avant demain.

Quel est l'abri vers lequel tu me guides ?
Quel est le but de nos pas hasardeux ?
— Un lit formé de six planches solides,
Avant le jour, nous recevra tous deux.

Calme l'effroi de ton âme inquiète,
Lénore; allons! saute sur mon cheval.
Les conviés préparés à la fête,
Nous attendront au banquet nuptial. »

Et la croupe a reçu Lénore qui frissonne;
Puis en avant! hop! hop! ainsi le galop sonne,
Désordonné, brûlant.
Cheval et cavalier ne respirent qu'à peine,
Et, broyés par les fers, les cailloux de la plaine
Roulent en pétillant.



Où ! comme sous leurs pas s'envolent les vallées ,
Et de bois chevelus les montagnes voilées ,

Et les bourgs et les forts !

« La lune montre au ciel sa figure blêmie ,
Hurrah ! les morts vont vite ! en as-tu peur , ma mie ?

— Non... ; laisse en paix les morts !

— Qu'est-ce que ce convoi qui lentement s'approche ?

C'est un mort qu'on enterre : écoute de la cloche

Les rauques tintements ! »

Au-dessus du convoi les corbeaux se rassemblent ;

Il marche avec des chants lugubres , et qui semblent

De sourds coassements .

« Holà ! je vous invite au banquet de mes noces !

Plus tard , vous choisirez parmi toutes ces fosses

Celle du trépassé .

Chantre , entonne pour nous l'hymne du mariage ;

Prêtre , tu béniras le nœud qui nous engage ! » .

Les plaintes ont cessé :

Le cortège funèbre interrompant son œuvre
S'allonge derrière eux ainsi qu'une couleuvre ,

Et va se déroulant.

Cheval et cavalier ne respirent qu'à peine ,
Et , broyés par les fers , les cailloux de la plaine

Roulent en pétillant.

— Auprès de ces gibets vois-tu dans la nuit brume
Tous ces fantômes blancs , que colore la lune ,

Frémir et s'agiter ?

— Ça , coquins , suivez-moi : l'épousée est jolie ,
Et dans le bal joyeux , où ma voix vous convie ,

Il vous faudra sauter. »

Et la bande les suit , du gibet détachée ,
Avec le bruit du vent dans la feuille séchée

Qu'il soulève en sifflant.

Cheval et cavalier ne respirent qu'à peine ,
Et , broyés par les fers , les cailloux de la plaine

Roulent en pétillant.

Oh ! comme sous leurs pas s'envoient les vallées ,

Et de bois chevelus les montagnes voilées ,

Et les bourgs et les forts.

« La lune montre au ciel sa figure blêmie ;

Hurrah ! les morts vont vite ! en as-tu peur, ma mie ?

— Non... ; laisse en paix les morts ?



« Je sens l'air du matin... mon cheval noir, courage !

L'heure vole , et je dois achever mon voyage

Avant le point du jour.

A nous hâter le coq en chantant nous invite !

Le sablier s'écoule... Hurrah ! les morts vont vite...

Voici notre séjour ! »

Contre une grille en fer il s'élance, il la frappe :

Elle s'ouvre en grinçant ; et le cheval s'échappe ;

Ses bonds précipités

Ebranlent les sentiers de l'asile suprême

Et les mille tombeaux que la lune parsème

De reflets argentés.

Mais tout à coup, voyez ! ô prodige ! ô mystère !

Le manteau de Wilhelm s'éparpille en poussière ,

Et le beau cavalier

N'est plus rien qu'un squelette aux formes anguleuses,

Et qui tient une faux entre ses mains noueuses ,

Avec un sablier.

Le cheval noir se cabre ; une visqueuse écume
Inonde tout son corps ; de sa bouche qui fume

Jaillit un fleuve ardent.

D'étincelles de feu sa crinière est couverte ,
Et dans les profondeurs de la terre entr'ouverte

Il s'abîme en groudant.

Et de longs hurlements dans les airs retentissent ;
Au fond de leurs tombeaux les trépassés gémissent

D'une effrayante voix.

Des spectres décharnés quittent le sombre empire ;
Lénore pousse un cri , se débat , et respire

Pour la dernière fois.

Les esprits ont formé des rondes autour d'elle ,
Et disent en dansant : « D'une peine cruelle

Si ton cœur est navré ,

N'outrage point le ciel par un blasphème infâme !...

Et maintenant , que Dieu fasse grâce à ton âme !

Ton corps est délivré.



ILLUSTRATIONS.

Dessins. Gravures. Pages.

FRONTISPICE, gravure à l'eau-
forte, par M. PENGUILLY.

M.D., M.D.

LE RÊVE.	PENGUILLY.	LOUIS.	5
LE RETOUR.	id.	id.	7
LE BLASPHEME.	id.	SOYER.	9
LE DÉPART.	id.	LOUIS.	12
LA COURSE.	id.	id.	14
LA COURSE DES SUPPLICIÉS.	id.	id.	17
LE CIMETIÈRE.	id.	id.	20

—